

100  
Prugué  
23 7/2

## LA FÊTE DU 22 SEPTEMBRE

### A Nancy

Bien que le programme des fêtes du centenaire ne comportât ni revue ni feu d'artifice, ces deux éléments principaux de toute fête nationale, la journée du 22 septembre a été très animée à Nancy et la ville a reçu, à l'occasion de la fête du 22 septembre, de nombreux visiteurs arrivés soit en voiture, soit par le chemin de fer.

### Les rues

Dès mercredi, temps, de nombreux pavés ont été posés aux endroits qui s'étaient détrempés pendant la nuit. Le matin, fait un peu plus agréable, les rues de Nancy, sous notre drapeau tricolore, étaient très animées. Les Russes flottaient dans les rues, tant leur nom était prononcé d'une façon véritablement

Après avoir vu les rues de Nancy, les visiteurs sont allés voir le ballon captif qui avait attiré tant de monde. Vers neuf heures, les rues se sont vidées et les curieux qui se tenaient dans le péristyle des personnes allant sous les auspices

Une assistante sociale a été nommée, elle attendra l'heure indiquée sur la Goulette sur les trois quarts, théâtre. La salle, entièrement particulière, a été ouverte au travail.

Dès que le comte de M. Chateau, par sa gauche, paraît sur la scène, il y a un grand bruit de vivats. M. Chateau, après avoir présenté le comité, a prononcé un discours chaleureux sur les événements de la guerre et dont les conclusions sont très importantes.

M. Léon Goulette, après avoir exposé la situation de la ville, a prononcé un discours très intéressant et a été écouté avec une attention particulière.

Après les remerciements adressés à M. Léon Goulette par le président du Cercle du travail, l'Union nancéienne a successivement joué *l'Hygiène russe*, la *Marseillaise* et le *Chant des Girondins* qui ont soulevé des bravos répétés et unanimes.

A onze heures précises, au moment où les auditeurs du conférencier quittaient

le théâtre, avait lieu un grand lâché de pigeons, organisé par les Sociétés philèles « les Eclaireurs » et « les de l'Est. »

### La représentation.

Bien avant l'heure fixée pour l'ouverture des portes du théâtre, dès dix heures, alors que retentissaient les derniers coups de canon de laillerie tirée à midi, on voyait un nombre considérable de personnes se presser devant le théâtre pour assister à la représentation gratuite donnée au théâtre municipal, à deux heures, et qui comportait

A quatre heures précises, au moment où le théâtre était annoncé au programme, « Lâchez tout ! » retentissait et s'élevait lentement et presque silencieusement jusqu'à une hauteur de cent mètres, puis, entraîné par une légère brise, il s'élevait en continuant son mouvement dans la direction de l'Est, vers le mont, Laitre-sous-Amance.

Les voyageurs emportaient avec eux, appartenant à M. Laitre, place Saint-Jean.

pigeons, lâché au Pain-de-Sucre, lui apporta la dépêche suivante :

« Sommes à 1,000 mètres. Bussières enthousiasmé. Avons lâché deux pigeons sans dépêche. »

» Signé : FRIANT. »

Les trois autres pigeons n'étaient pas rentrés à neuf heures du soir, bien que les voyageurs aient effectué leur retour à Nancy vers neuf heures et demie. Mis en liberté à une heure trop avancée de la soirée, ils n'ont pu probablement regagner Nancy avant la nuit.

La traversée opérée par l'aérostat a duré une heure un quart environ ; le ballon a atterri à treize kilomètres, à vol d'oiseau, de Nancy, près de la forêt de Champenoux, dans les terres environnant la ferme de la Fourosse, sur le territoire de Laitre-sous-Amance.

L'atterrissage s'est fait, grâce à l'habileté de M. Lachambre, sans aucune difficulté, bien que la corde de la soupape ne jouât qu'imparfaitement.

En approchant de terre, des moissonneurs qui avaient vu venir le ballon, sur les indications de M. Lachambre, se saisirent du cordage pendant après le ballon et l'attachèrent à un arbre, puis ils amenèrent la nacelle sur le sol. Pour remercier ces gens de leur utile concours, et comme le ballon était encore plein de gaz, les aéronautes organisèrent une série d'ascensions captives qui amusèrent fort les personnes qui avaient aidé à l'atterrissage ; puis l'aérostat, dégonflé et plié, fut placé dans une voiture à destination de Nancy, pendant qu'un second véhicule ramenait les cinq voyageurs.

Après avoir regardé le ballon s'éloigner, la foule, qui s'était massée sur la place Stanislas, s'est dispersée un peu dans tous les quartiers pour aller assister aux concerts donnés sur divers points de la ville par les musiques des régiments de Nancy et prendre part aux réjouissances et jeux divers organisés par les comités des fêtes de quartiers.

Au faubourg des Trois-Maisons, notamment, on s'est beaucoup amusé et l'animation a été très vive pendant toute l'après-midi et la soirée.

### La soirée.

Vers huit heures du soir, les promeneurs ont de nouveau afflué sur le centre de la ville, pour aller assister au concert donné au kiosque de la Pépinière et voir les illuminations.

Le concert s'est terminé par la *Marseillaise*, qui a été très chaleureusement applaudie.

Les illuminations ont, grâce au beau temps, parfaitement réussi en dehors de l'éclairage aux lampes habituels, de la terrasse et du commencement de la grande allée on avait attaché aux arbres plantés dans le jardin anglais, des lanternes vénitiennes de couleur rouge qui produisaient un très original effet.

L'hôtel de ville, la préfecture, la place Stanislas, la statue de Stanislas et le palais du gouvernement étaient illuminés au gaz ; les autres bâtiments départementaux ou municipaux étaient également illuminés.

Beaucoup de Nancéiens avaient orné leurs fenêtres de verres de couleur ou de lanternes faites de papiers multicolores ; la gare de Nancy était très coquettement arrangée : une ligne de feu dessinait la partie supérieure des bâtiments et la bordure des loitures des pavillons latéraux ; la façade du pavillon central était également illuminée, et des lanternes en papier rouge — comme à la Pépinière — avaient été attachées dans les arbres qui s'élevaient dans la cour de la gare.

Aussitôt après le concert, la foule, excessivement nombreuse qui s'était réunie à la Pépinière, a abandonné le centre de la ville

Mantue  
25 7/2

pour se diriger vers les diverses places où des bals publics avaient été organisés.

Comme toujours, le bal de la place Mangin a été le plus bruyant et le plus animé. Les amateurs de danse ont pu se livrer en toute liberté à leur exercice favori, car l'on dansait un peu partout : place de la Carrière, place Saint-Epvre, aux Trois-Maisons, au quartier Saint-Pierre, etc.

En somme, la population nancéienne s'est très largement associée à la célébration de la fête du centenaire, et aucun incident regrettable, aucun accident ne se sont produits au cours de la journée du 22 septembre.

### Le 22 septembre à Nancy

Comme à Paris, comme dans toutes les villes de France, on a fêté hier ici le centenaire de la proclamation de la République. Nous avons publié le programme des réjouissances que notre municipalité avait imaginées pour, suivant l'idée de M. Maringer, témoigner sa reconnaissance à ceux qui ont proclamé la République pour la première fois ; disons maintenant comment ce programme a été rempli, disons ce qu'a été la fête prétendue nationale.

Ce n'était, sans doute, qu'une fête de deuxième classe, car les préparatifs n'en ont été ni bien longs, ni bien dispendieux. — Ce n'est pas le contribuable qui s'en plaindra. — La veille, en effet, rien ou presque rien dans la ville n'indiquait que le lendemain dût être un jour de fête ; à part quelques-uns, fort rares, les particuliers avaient jugé qu'il serait bien temps encore le jeudi d'arborer leurs drapeaux. La municipalité elle-même ne s'était pas trop pressée de paviser les édifices publics et encore l'a-t-elle fait avec une parcimonie qui n'a pas manqué de frapper le public.

Sauf la place Stanislas, dont les édifices avaient reçu leur décoration habituelle, les autres monuments étaient restés nus ou presque nus. Les portes de la ville, si abondamment ornées lors du passage de M. Carnot et au 14 Juillet, n'avaient hier pas un seul drapeau. A la Pépinière même, pas un seul écusson, pas une seule oriflamme ; on s'était contenté de préparer les arceaux lumineux pour les illuminations du soir. Rien non plus sur la place Lafayette, autour de la statue de Jeanne d'Arc ; rien sur la place Thiers ; en un mot c'était mesquin.

Jeudi matin, cependant, l'aspect de la ville change et, quoique le temps soit couvert de gros nuages qui ne présagent rien de bon pour la journée, les drapeaux se montrent aux fenêtres : drapeaux tricolores, drapeaux russes et drapeaux lorrains ; mais ils sont beaucoup moins nombreux que le 14 juillet : de distance en distance, on voit plusieurs maisons de suite qui n'en ont pas un seul.

Dans les rues, tout est calme ; comme les autres jours, les ouvriers se rendent à leur travail, — les ateliers en effet, sauf quelques uns, sont ouverts au moins jusqu'à midi — et le plus grand nombre se soucient fort peu de perdre la journée tout entière. Les fêtes, disent les ouvriers sérieux, c'est bon, mais pas trop n'en faut.

Vers dix heures, sur la place Stanislas, des enfants en grand nombre et quelques curieux se rassemblent. C'est là, en effet, que viennent d'arriver les membres des Sociétés colombophiles *les Eclaireurs* et *les Voltigeurs de l'Est*, avec de nombreux paniers tout remplis de pigeons voyageurs qui seront lâchés à onze heures. On remarque surtout l'installation élégante de la Société *les Eclaireurs*. En attendant

101

l'heure, on va, on vient sur la place; et puis il y a encore une autre curiosité qui attire la foule: c'est le ballon *le Brennus* dans lequel un gros tuyau amène le gaz et dont M. Lachambre, l'aéronaute bien connu à Nancy, surveille et dirige le gonflement.

Enfin, onze heures sonnent; tous les papiers sont ouverts; les oiseaux voyageurs prennent leur volée, s'élèvent au-dessus des maisons, et après avoir tournoyé pendant quelques minutes, comme pour reconnaître leur route, partent à tire d'ailes, quelques-uns seulement paraissent hésitants et restent assez longtemps à voltiger au-dessus de la place Stanislas.

Dans l'après-midi, l'animation est plus grande dans les rues; la plupart des ateliers chôment et comme le temps s'est mis tout à fait au beau, on en profite pour sortir et se promener.

A deux heures, des représentations sont données au théâtre et à l'Eden; comme les places sont gratuites, on se dit qu'il vaut autant passer la son temps qu'ailleurs et, en peu d'instants, les deux salles sont abluement bondées. Au théâtre municipal, on joue le *Lion amoureux*, de Ponsard. La nouvelle troupe de comédie, dirigée par M. Dolnay, l'a interprétée, nous dit-on, d'une façon remarquable et s'est fait beaucoup applaudir.

Pendant ce temps, quelques curieux se rassemblent autour du ballon qui continue à se gonfler, tandis que d'autres s'amuse à regarder les grimpeurs qui s'exercent aux deux mâts de cognac plantés sur la place Stanislas et qui arrivent bientôt à décrocher le jambon suspendu à l'extrémité de chacun d'eux.

A trois heures, des concerts, donnés par les musiques des divers régiments, à la Pépinière, place Mengin, rue Saint-Nicolas, faubourg des Trois-Maisons et rue de Strasbourg, attirent la foule sur ces diverses places; mais le plus grand nombre se réunit sur la place Stanislas, attendant le départ du ballon, dont le gonflement est à peu près terminé et qui s'élève lentement en face de l'Evêché, pendant que de temps à autre des petits ballons pilotes ou représentant des sujets grotesques s'envolent aux applaudissements des enfants émerveillés.

A quatre heures enfin, les préparatifs de l'ascension sont terminés, et M. Lachambre, qui est monté dans la nacelle avec quatre voyageurs, donne l'ordre: « lâchez tout » et le ballon s'élève rapidement et majestueusement dans les airs, emportant les hardis voyageurs qui saluent la foule et laissent tomber une pluie de papiers qui descendent lentement jusqu'à terre. Le temps est on ne peut plus favorable, il n'y a presque pas de vent, à peine une brise légère qui pousse l'aérostat dans la direction d'Essey, mais si lentement que pendant bien longtemps on le croit immobile. — Nous ne savons encore ce matin où il est descendu.

La foule qui est considérable sur la place et dans la rue Stanislas, s'écoule alors, un grand nombre se dirige vers la gare pour voir les dégâts causés par l'incendie de la veille. Dans le grand hall, où des ouvriers sont occupés à rétablir les fils électriques, tout a été remis en place et si ce n'étaient les vitres cassées, les trous béants du plafond et deux étonçons placés pour le soutenir, on ne croirait pas que le feu y a passé.

Pendant toute la soirée, les promeneurs ont été nombreux, et dans les rues et à la Pépinière, où l'Union nancéienne donnait le dernier concert de la journée, pendant que retentissaient aussi les dernières salves d'artillerie.

Les illuminations des bâtiments municipaux et celles de la Pépinière ont parfaitement réussi, mais, comme nous le disions en commençant, elles étaient moins riches que d'habitude; on avait voulu faire des économies et on avait bien fait: le budget de la ville pas plus que la bourse des contribuables n'est inépuisable.

La fête s'est terminée — cela est indispensable — par des bals en plein air, sur diverses places, notamment place Saint-Epvre et place Mengin, qui ont été assez animés et qui se sont prolongés tard dans la nuit. Mais en fait d'enthousiasme, nous n'en avons vu nulle part.

Esperance  
26 7

**L'éclairage.** — On place en ce moment, tout le long de la rue Saint-Jean, sur les deux trottoirs, de nouveaux becs de gaz, distants l'un de l'autre de 20 à 25 mètres. Il y a lieu de penser qu'une installation analogue aura lieu rue Saint-Georges et rue des Dominicains.

**Mort du général Hanrion**

M. le général Hanrion est mort jeudi à trois heures de l'après-midi.

Né à Perpignan, d'une famille originaire de Metz, le général Hanrion avait commencé ses études au lycée de cette dernière ville, où il fut condisciple de M. Mézières. Dans la séance du 19 mai 1892, où il fut reçu comme membre de l'Académie de Stanislas, le président, M. Audiat, rappelait que, classé dans les premiers rangs au lycée Saint-Louis et Saint-Cyr, M. Hanrion n'avait fait usage du droit que lui donnait son numéro de sortie que pour choisir un régiment appelé à faire immédiatement campagne, et qu'il alla rejoindre au 19<sup>e</sup> léger, à Sélif, son frère, depuis général et commandant distingué de l'Ecole spéciale militaire. Le lieutenant Hanrion fit là un rude apprentissage de la guerre, pendant cinq années de campagne, de 1844 à 1848. Le 19<sup>e</sup> léger, qui s'était couvert de gloire en Afrique, fut rappelé en France pour prendre part aux sanglantes journées de juin. Quelques années après, M. Hanrion fit, avec lui, comme capitaine, la campagne de Crimée. Proposé en Orient pour le grade de chef de bataillon, il l'obtint en 1858, au 21<sup>e</sup> de ligne, à l'âge de trente-quatre ans. C'est avec le 21<sup>e</sup> qu'il combattit à Marignan et à Solférino, où il fut blessé d'un coup de feu à la tête. Le lendemain, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur, première décoration, gagnée sur le champ de bataille.

Il passa ensuite avec son grade au 2<sup>e</sup> régiment de voltigeurs de la garde, puis devint lieutenant-colonel du 3<sup>e</sup> d'infanterie; enfin, le 13 juillet 1870, jour de la déclaration de guerre à la Prusse, il fut nommé colonel du 26<sup>e</sup> et commanda à l'armée du Rhin ce régiment. Le corps du maréchal Canrobert, dont il faisait partie, prit une grande part aux batailles de Rezonville et de Saint-Privat. Dans cette dernière journée, il forma l'extrême droite de l'armée française et défendit héroïquement les hauteurs de Saint-Privat contre les attaques furieuses de l'armée allemande, qui avait dirigé sur cette position son principal effort.

Le 26<sup>e</sup> perdit, dans les deux journées des 16 et 18 août 1870, plus de 900 hommes; le colonel Hanrion, la main droite brisée par une balle, ne pouvant plus tenir son épée, fut transporté dans l'église de Saint-Privat, transformée en ambulance. Les obus pleuvaient sur le village en flammes, et la toiture de l'église, à demi consumée, menaçait de s'écrouler sur les blessés, quand l'ennemi, maître enfin du terrain, les fit enlever et transférer en arrière. Quelques jours après, le colonel Hanrion fut échangé contre un officier supérieur allemand et reconduit aux avant-postes



Vous êtes prié d'assister aux convoi funèbre et service de

**Monsieur Bertrand Alexandre HANRION**

Général de Division du cadre de réserve  
Grand Officier de la Légion d'honneur  
Ex-Commandant des 17<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps d'armée  
Vice-Président de l'Académie de Stanislas  
Président de la Société de Géographie de l'Est  
Président de la Société Confraternelle Militaire  
Président de la Société des Amis de l'Université de Nancy

Décédé à Nancy, le 22 septembre 1892, à l'âge de 67 ans, muni des Sacraments de l'Eglise.  
Qui auront lieu le lundi 26 courant, à 10 heures du matin, en l'Eglise Saint-Epvre.

*Briez Dieu pour lui!*

DE LA PART DE :

- Monsieur Louis HANRION, Général de brigade en retraite, Commandeur de la Légion d'honneur;
- Monsieur Gustave SOYER, Capitaine en retraite, Chevalier de la Légion d'honneur;
- Monsieur Léonce SOYER, Lieutenant-Colonel du 31<sup>e</sup> d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur;
- Monsieur Alphonse SOYER, Rédacteur au Ministère de la Marine, Chevalier de la Légion d'honneur;
- Monsieur Paul SOYER, Rédacteur principal au Ministère de la Guerre;
- Monsieur Albert MADRE, Procureur Général, Chevalier de la Légion d'honneur;
- Monsieur Prosper HAAS, Banquier, Chevalier de la Légion d'honneur, ses frère et neveux, et de toute la Famille,

Après la cérémonie le corps sera conduit à la Gare, pour être transporté à Belfort où aura lieu l'inhumation.

Les Dames sont priées de se rendre directement à l'Eglise.

Maison mortuaire : 49, Place Carrière.

Imp. H. Christophe, Nancy.

tricolores, portant en lettres d'or des inscriptions énumérant les divers grades conquis successivement par le général et les combats auxquels il avait assisté.

Derrière le clergé, qui ouvrait la marche, venait le cercueil du général Hanrion, recouvert de la tunique et du chapeau du général, porté par des sous-officiers; un sous-officier du 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie marchait ensuite, portant, placés sur un coussin, les médailles du défunt; venaient ensuite les porteurs de couronnes et de bouquets, puis M. le général Hanrion, frère de l'ancien commandant de corps d'armée et les membres de la famille conduisant le deuil.

Derrière les parents du général Hanrion se pressait une foule considérable, au milieu de laquelle on remarquait de nombreux officiers de tous grades et de toutes armes, des professeurs des facultés de

M. Benoit, doyen de l'Académie Stanislas, en l'absence de son président, a, au nom de cette association, fait l'éloge funèbre du défunt.

« L'Académie, dit M. Benoit, perd, dans ce noble confrère, un de ses membres les plus récents, mais les plus aimés; et notre Lorraine pleure un de ses plus glorieux enfants. Car si Metz était le berceau de sa famille, c'est à Nancy qu'il a passé une grande partie de sa carrière militaire; il nous appartenait de cœur; et quand il prit sa retraite, puisque Metz avait été enlevé à la France, il vint dans notre ville, comme dans sa patrie d'adoption. S'il en avait gardé un bon souvenir, il n'y était pas oublié. Tout le monde ici l'aimait; on accueillait son retour avec reconnaissance; on lui savait gré de venir chercher parmi nous le repos de sa généreuse carrière. »

ociété-  
islas,  
de la  
con-  
aires  
  
ortail  
torité  
leurs  
les-  
ricoo-  
st di-  
  
Gil-  
des  
de la  
Gué-  
Blon-  
nem-  
rsité;  
Sta-  
de la  
com-  
e; M.  
  
ldats  
  
éposé  
ment  
quets  
Uni-  
e ser-  
ogra-  
ie et  
ie de  
d'Al-  
y, les  
Fra-  
soci-  
ficiers  
  
ing-  
quets  
u gé-  
  
cou-  
lard,  
terie,  
excu-  
le 6<sup>e</sup>  
lonel  
ault,  
terie,  
e, a,  
états  
  
itard  
car-  
delui-  
uvres  
offert  
oasts  
orion  
ertain  
leva  
atrice  
otec-  
s pri-  
it de  
n gé-

l'heure, o  
puis il y  
attire la fo  
dans leque  
dont M. L.  
nu à Nanc  
ment.

Enfin, o  
niers sont  
prennent l  
des maison  
dant quelq  
connaître l  
quelques-u  
tants et res  
au-dessus

Dans l'ap  
grande dan  
liers chôme  
tout à fait a  
tir et se pro

A deux he  
données au  
places sont  
autant pass  
en peu d'ins  
lument bonc  
joue le Lio  
nouvelle tro  
M. Dolbay,  
d'une façon  
coup applaud

Pendant ce  
rassemblem  
nue à se gon  
musent à r  
s'exercent au  
tés sur la p  
bientôt à dé  
l'extrémité de

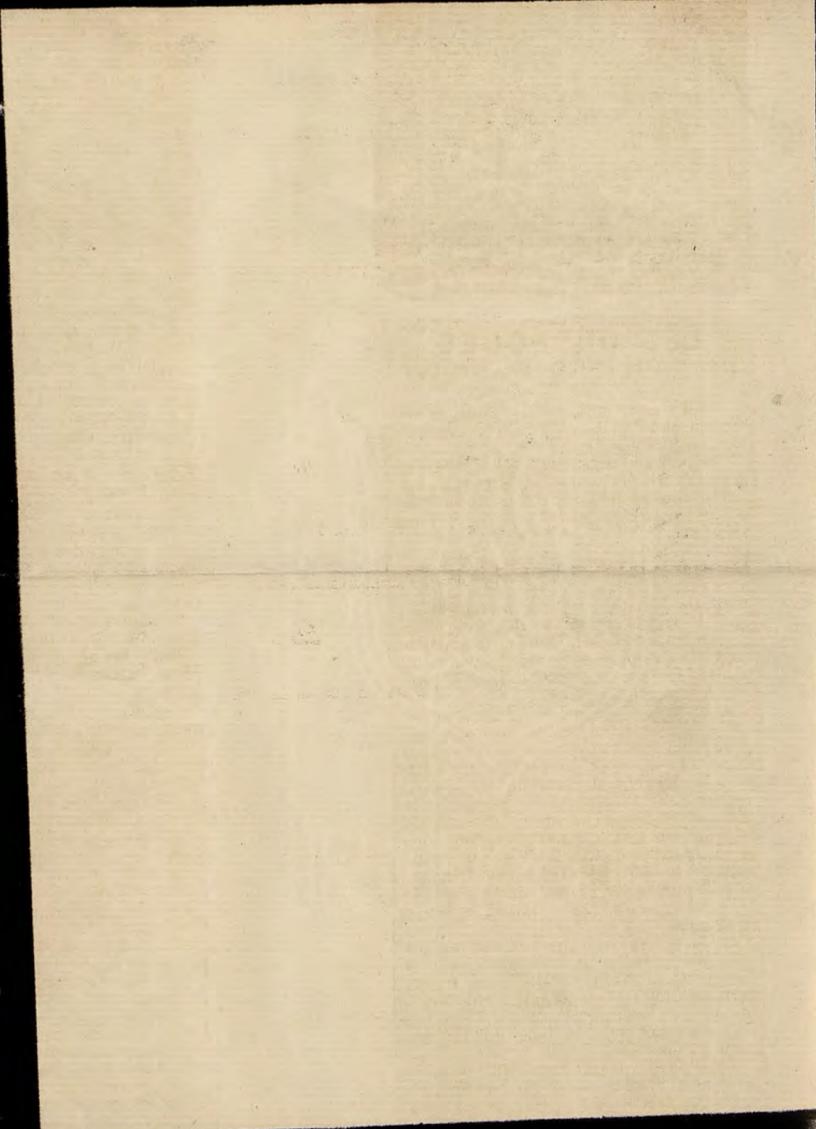
A trois heu  
les musiques  
Pépinère, pla  
las, faubourg  
Strasbourg, at  
ses places; m  
réunit sur la p  
départ du ball  
peu près termi  
en face de l'Ev  
à autre des pet  
sentant des s  
aux applaudis  
veillés.

A quatre he  
de l'ascension  
chambre, qui  
avec quatre v  
« lâchez tout »  
ment et majest  
emportant les h  
la foule et lais  
papiers qui des  
terre. Le temp  
rable, il n'y a p  
une brise légèr

la direction d'Essey, mais si lentement  
que pendant bien longtemps on le croit  
immobile. — Nous ne savons encore ce  
matin où il est descendu.

La foule qui est considérable sur la place  
et dans la rue Stanislas, s'éconle alors, un  
grand nombre se dirige vers la gare pour  
voir les dégâts causés par l'incendie de la  
veille. Dans le grand hall, où des ouvriers  
sont occupés à rétablir les fils électriques,  
tout a été remis en place et si ce n'étaient  
les vitres cassées, les trous béants du pla-  
fond et deux étonçons placés pour le sou-  
tenir, on ne croirait pas que le feu y a passé.

Pendant toute la soirée, les promeneurs  
ont été nombreux, et dans les rues et à la  
Pépinère, où l'Union nancéienne donnait  
le dernier concert de la journée, pendant  
que retentissaient aussi les dernières sal-  
ves d'artillerie.



Canrobert, dont il faisait partie, prit une  
grande part aux batailles de Rezonville et  
de Saint-Privat. Dans cette dernière jour-  
née, il forma l'extrême droite de l'armée  
française et défendit héroïquement les  
hauteurs de Saint-Privat contre les atta-  
ques furieuses de l'armée allemande, qui  
avait dirigé sur cette position son princi-  
pal effort.

Le 26<sup>e</sup> perdit, dans les deux journées des  
16 et 18 août 1870, plus de 900 hommes;  
le colonel Hanrion, la main droite brisée  
par une balle, ne pouvant plus tenir son  
épée, fut transporté dans l'église de Saint-  
Privat, transformée en ambulance. Les  
obus pleuvaient sur le village en flammes,  
et la toiture de l'église, à demi consumée,  
menaçait de s'écrouler sur les blessés,  
quand l'ennemi, maître enfin du terrain,  
les fit enlever et transférer en arrière.  
Quelques jours après, le colonel Hanrion  
fut échangé contre un officier supérieur  
allemand et reconduit aux avant-postes

français. Il ne devait malheureusement  
pas tarder à être associé à l'infortune de  
l'armée de Metz.

Après la guerre, à la tête des débris de  
son régiment, promptement organisé, le  
colonel Hanrion prit une part à la répres-  
sion de la commune.

Il fut ensuite, en août 1873, chargé d'a-  
mener le 26<sup>e</sup> à Nancy. Quand il en quitta  
le commandement, il resta à Nancy com-  
me général de brigade, puis de division,  
jusqu'au jour où il fut appelé au com-  
mandement du 17<sup>e</sup>, puis du 10<sup>e</sup> corps d'ar-  
mée, à Toulouse et à Rennes.

M. le général Hanrion était président de  
la Société des Amis de l'Université; pré-  
sident de la Société de géographie de  
l'Est.

### LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL HANRION

Les obsèques du général Hanrion ont  
eu lieu, lundi matin, au milieu d'une af-  
fluence considérable.

Toutes les troupes de la garnison ont  
pris part à la cérémonie funèbre. Un ba-  
taillon du 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie était  
massé sur la place de la Carrière, l'artille-  
rie occupait la place Saint-Epvre et la  
place des Dames, l'infanterie formait la  
haie dans la rue Saint-Dizier et la rue Sta-  
nislus, le 12<sup>e</sup> régiment de dragons était  
placé rue Mazagran, un second bataillon  
du 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie occupait la  
rue du faubourg Saint-Jean et la nouvelle  
cour des messageries, près de laquelle était  
placé le fourgon D. 6,728, destiné à rece-  
voir le cercueil du général.

A dix heures, au moment de la levée du  
corps, qui avait été déposé dans une cha-  
pelle ardente, installée dans une des salles  
du rez-de-chaussée du pavillon qu'occu-  
pait M. le général Hanrion, les troupes  
massées sur la place de la Carrière et la  
place Saint-Epvre ont présenté les armes,  
pendant que les tambours et clairons son-  
naient et battaient aux champs; puis, pen-  
dant que le cortège se dirigeait vers l'église,  
la musique du 69<sup>e</sup>, placée sur la place de  
la Carrière, a exécuté la « Marche funèbre »  
de Chopin.

La chapelle ardente avait été établie dans  
une pièce tendue de draperies noires à  
franges d'argent; le cercueil était recou-  
vert de l'uniforme du général et entouré de  
nombreuses couronnes, parmi lesquelles  
on remarquait celles portant les inscrip-  
tions suivantes:

Le colonel et les officiers du 26<sup>e</sup> de ligne  
au général Hanrion, leur ancien colonel.  
— Au général Hanrion, leur ancien colo-  
nel, les sous-officiers du 26<sup>e</sup> de ligne. —  
Au général Hanrion, leur ancien colonel,  
les caporaux et soldats du 26<sup>e</sup> de ligne.

Sur un coussin étaient placées toutes les  
décorations du défunt.

L'entrée de la chapelle ardente était or-  
née de draperies de deuil sur lesquelles  
avaient été placées des oriflammes  
tricolores, portant en lettres d'or des ins-  
criptions énumérant les divers grades con-  
quis successivement par le général et les  
combats auxquels il avait assisté.

Derrière le clergé, qui ouvrait la mar-  
che, venait le cercueil du général Han-  
rion, recouvert de la tunique et du cha-  
peau du général, porté par des sous-  
officiers; un sous-officier du 26<sup>e</sup> régi-  
ment d'infanterie marchait ensuite, por-  
tant, placées sur un coussin, les médailles  
du défunt; venaient ensuite les porteurs  
de couronnes et de bouquets, puis M. le  
général Hanrion, frère de l'ancien com-  
mandant de corps d'armée et les membres  
de la famille conduisant le deuil.

Derrière les parents du général Hanrion  
se pressait une foule considérable, au mi-  
lieu de laquelle on remarquait de nom-  
breux officiers de tous grades et de toutes  
armes, des professeurs des facultés de

*Piqué*

Nancy, des délégations de diverses socié-  
tés, notamment de l'Académie Stanislas,  
de la Société des anciens militaires, de la  
Société de géographie de l'Est, des con-  
seillers municipaux et des fonctionnaires  
de tous ordres.

A la sortie de l'église, dont le portail  
avait été décoré par les soins de l'autorité  
militaire et dont les piliers intérieurs  
étaient ornés de draperies noires sur les-  
quelles se détachaient des drapeaux trico-  
lores, le cortège s'est reformé et s'est di-  
rigé vers la gare.

Les cordons étaient tenus par M. Gil-  
lon, général de division, inspecteur des  
fortifications, attaché au ministère de la  
guerre; M. le général Boitard; M. Gué-  
rin, adjoint au maire de Nancy; M. Blon-  
del, professeur à la faculté de droit, mem-  
bre de la Société des Amis de l'Université;  
M. Lejeune, membre de l'Académie Sta-  
nislus; Barbier, secrétaire général de la  
Société de géographie de l'Est; un com-  
mandant du 26<sup>e</sup> régiment d'infanterie; M.  
Girgois, colonel en retraite.

Sur le passage du cercueil les soldats  
présentaient les armes.

A la gare, le fourgon où avait été déposé  
le cercueil du général, a été littéralement  
rempli par les couronnes et les bouquets  
offerts par la Société des Amis de l'Uni-  
versité, les officiers et les chefs de ser-  
vice de la garnison, la Société de géogra-  
phie de l'Est, les sections meusienne et  
vosgienne de la Société de géographie de  
l'Est, la Société de secours mutuels d'Al-  
sace-Lorraine, les étudiants de Nancy, les  
étudiants de Rennes, la Société « la Fra-  
ternité des agents des trains », l'Associa-  
tion fraternelle des anciens sous-officiers  
et soldats, la Société des anciens officiers  
retraités.

Nous citons un peu au hasard car ving-  
trois couronnes et autant de bouquets  
ont été déposés autour du cercueil du gé-  
néral.

Dès que le défilé des porteurs de cou-  
ronnes a été terminé, M. le général Boitard,  
commandant la 22<sup>e</sup> brigade d'infanterie,  
après avoir présenté à la famille les excu-  
ses de M. le général, commandant le 6<sup>e</sup>  
corps d'armée représenté par un colonel  
d'Etat-major, et de M. le général Brault,  
commandant la 11<sup>e</sup> division d'infanterie,  
qui n'ont pu assister à la cérémonie, a,  
dans un discours rappelé les brillants états  
de service du général Hanrion.

Dans son discours, M. le général Boitard  
a rappelé un intéressant épisode de la car-  
rière militaire du général Hanrion. Celui-  
ci, qui avait suivi des grandes manœuvres  
en Allemagne, assistait au banquet offert  
aux officiers étrangers; la série des toasts  
était épuisée, lorsque le général Hanrion  
se leva, non sans provoquer un certain  
étonnement parmi les convives, et leva  
son verre en l'honneur de l'impératrice  
Augusta, qui, dit-il, « a pris sous sa pro-  
tection les soldats français blessés faits pri-  
sonniers ». Ce toast, qui témoignait de  
l'esprit d'a-propos et du bon cœur du gé-  
néral, fut très approuvé.

M. Benoît, doyen de l'Académie Sta-  
nislus, en l'absence de son président, a, au  
nom de cette association, fait l'éloge funè-  
bre du défunt.

« L'Académie, dit M. Benoît, perd, dans  
ce noble confrère, un de ses membres les  
plus récents, mais les plus aimés; et notre  
Lorraine pleure un de ses plus glo-  
rieux enfants. Car si Metz était le berceau  
de sa famille, c'est à Nancy qu'il a passé  
une grande partie de sa carrière militaire;  
il nous appartenait de cœur; et quand il  
prit sa retraite, puisque Metz avait été en-  
levé à la France, il vint dans notre ville,  
comme dans sa patrie d'adoption. S'il en  
avait gardé un bon souvenir, il n'y était  
pas oublié. Tout le monde ici l'aimait;  
on accueillait son retour avec reconnais-  
sance; on lui savait gré de venir chercher  
parmi nous le repos de sa généreuse car-  
rière. »

M. Blondel, au nom de l'Association des amis de l'Université, a prononcé le discours suivant :

Messieurs, Je ne viens pas ajouter un discours à ceux que vous avez entendus. Tout a été dit mieux que je ne saurais le faire, mais en l'absence de notre vice-président, retenu loin de Nancy, il m'a semblé qu'il appartenait au secrétaire de la Société des Amis de l'Université de ne pas laisser s'éloigner, sans un remerciement et un adieu, la dépouille mortelle de celui qui fut le premier président de cette Société. C'est avec un sentiment unanime et spontané que nous avons, lors de la fondation de notre œuvre naissante, prié le général Hanrion de se mettre à notre tête.

Pouvions-nous affirmer plus hautement le sens de notre initiative à la fois lorraine, française et patriotique ? Nous avons été fiers de son acceptation et, ce jour-là, comme on l'a bien dit alors, nous avons placé notre Société à l'ombre de ce drapeau national qu'il a si vaillamment porté.

Le prestige de son nom, l'attrait de sa personne nous ont valu, je puis le dire, de précieuses adhésions ; mais ce que nous n'oublierons jamais, c'est le dévouement et l'ardeur avec lesquels il avait embrassé la cause que nous espérons faire triompher ensemble. Je le vois encore, domptant la souffrance et la maladie qui, déjà, l'avaient atteint, pour venir à nos réunions et diriger nos délibérations ; il y apportait ce tact exquis et cette délicatesse de cœur qui, partout où il a passé, lui ont attiré tant de respectueuses sympathies.

Si l'avenir rend justice à nos efforts, si l'Université de Nancy, sentinelle avancée de la science française à ce poste frontière, est un jour fondée, le nom du général Hanrion y restera éternellement attaché, et, quoi qu'il arrive, nous conserverons toujours dans nos cœurs le souvenir de celui dont la ville de Nancy, et la Lorraine avec elle, mènent aujourd'hui le deuil.

Au nom de la Société des Amis de l'Université de Nancy, cher et vénéré président, adieu !

M. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, a pris ensuite la parole et s'est exprimé ainsi :

Messieurs, Il n'y a point encore deux ans, la Société de géographie de l'Est avait à la fois le grand honneur et l'indéfinissable satisfaction d'accueillir comme président le vaillant soldat dont nous pleurons aujourd'hui la perte. Dévoût à toutes les œuvres de progrès, il n'avait point hésité un instant à donner son concours, le prestige de sa haute notoriété, à une société qu'il avait vue naître, aux succès de laquelle il avait applaudi, à laquelle il resta attaché depuis le premier jour, malgré les années d'éloignement que lui imposèrent les hautes fonctions militaires qu'il exerça à Toulouse, puis à Rennes. Dans les lettres si cordiales, si affectueuses, qu'il écrivait tous les ans à celui auquel échoit le douloureux devoir de parler devant sa tombe, il ne cessait de renouveler l'expression de ses sympathies pour notre ville et le ferme propos de revenir s'y reposer à la fin de sa carrière.

On vous a dit, messieurs, ce que fut l'officier brave et distingué, ce que fut le général, ce qu'a été l'homme de bien dont la vie publique, les rares qualités personnelles, la netteté de caractère ont fait une des physionomies les plus hautes et les plus universellement aimées de Nancy. Il me reste à dire ce qu'il a été pour la Société de géographie. Si j'en excepte l'Association où il retrouvait ses anciens compagnons d'armes, il semble que la nôtre lui était particulièrement sympathique. La nature de nos travaux le rapprochait trop de ses études militaires pour qu'il ne s'y associât point avec ardeur.

Déjà, dans la séance solennelle du 30 novembre 1890, devant les instituteurs assemblés du département, il indiquait, avec l'envie qui lui était propre, le véritable caractère des études géographiques.

« La géographie, disait-il, a repris, dans le domaine des études, un rang qu'elle n'aurait jamais dû quitter. — Nécessaire au diplomate, indispensable à l'homme de guerre »

« Mieux que tout autre, il a su faire passer dans le domaine des études, un rang qu'elle n'aurait jamais dû quitter. — Nécessaire au diplomate, indispensable à l'homme de guerre »

### Obsèques de M. le général Hanrion

C'est aujourd'hui à dix heures du matin, qu'ont eu lieu, ainsi que nous l'avions annoncé, les funérailles du regretté général Hanrion.

Des neuf heures et demie, les troupes commandées par le lieutenant...

litaires viennent prendre les places qui leur ont été assignées : de la place Carrière jusque devant l'église St-Epvre, la haie est formée par un bataillon du 26<sup>e</sup> ; sur la place des Dames et rue Lafayette, par un détachement du 8<sup>e</sup> d'artillerie ; viennent ensuite dans les rues d'Amerval et Stanislas, deux bataillons du 69<sup>e</sup> et un bataillon de chacun des régiments formant la 22<sup>e</sup> brigade ; la rue Mazagran est occupée par un escadron du 12<sup>e</sup> dragons ; un deuxième bataillon du 26<sup>e</sup> va depuis cette rue jusque dans la cour des messageries, de l'autre côté de la rue St-Jean. Les troupes sont sous le commandement de M. le général Menessier de la Lance.

A dix heures précises, la levée du corps est faite par M. l'abbé Briot, curé de Saint-Epvre, accompagné d'un nombreux clergé ; dès que le cercueil paraît, tambours et clairons battent et sonnent aux champs, les soldats présentent les armes ; la foule qui est massée à l'extrémité de la place Carrière et dans l'hémicycle, devant le Palais du Gouvernement, se découvre et salue respectueusement, puis le cortège se met en marche dans l'ordre suivant :

En avant, le clergé précédé de la croix, puis le char funèbre orné de drapeaux tricolores, derrière lequel vient le cercueil sur lequel sont placés l'uniforme, l'épée et le chapeau du général de division. Il est porté par six des plus anciens sergents du 26<sup>e</sup> de ligne ; six autres sous-officiers les accompagnent pour les relayer.

Les cordons du poêle sont tenus par M. le général Gillon, inspecteur des fortifications, attaché au ministère de la guerre ; M. le général Boitard, commandant la 21<sup>e</sup> brigade ; M. Guérin, adjoint, représentant M. le maire de Nancy absent ; M. Girgoix, colonel en retraite ; un commandant du 26<sup>e</sup> de ligne ; M. Blondel, professeur à la Faculté de droit ; M. Jules Lejeune, secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, et M. J.-V. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est.

Immédiatement après le cercueil venaient l'ordonnance du général portant sur un coussin les décorations du défunt, parmi lesquelles la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur, puis les porteurs des nombreuses couronnes offertes par les militaires de la garnison et par les diverses sociétés dont le défunt était membre. On en remarquait particulièrement une en fleurs naturelles, de toute beauté, offerte par les officiers et chefs de service de la garnison de Nancy. Parmi les autres, nous citerons aussi celles offertes par le colonel et les officiers, par les sous-officiers, par les caporaux et soldats du 26<sup>e</sup> ; par la Société de secours mutuels d'Alsace-Lorraine ; par la Société des familles ; par la Société confraternelle des anciens officiers retraités ou démissionnaires ; par chacune des trois sections de la Société de géographie de l'Est ; par la Société des étudiants de Nancy. Quantité d'autres couronnes suivaient, mais sans aucune inscription.

Messieurs  
C'est un grand honneur  
pour la Société  
de géographie

Et quand, le 2 mai 1891, il présida les fêtes du dixième anniversaire de la fondation de la section meusienne, à Bar-le-Duc, il nous donna une nouvelle preuve de sa haute compétence dans un aperçu magistral sur la cartographie militaire.

Il comprenait son rôle de président jusqu'en ses nuances les plus délicates ; il se faisait un plaisir d'inviter à sa table les explorateurs qui venaient nous apporter les résultats de leurs voyages, leur donnant ainsi une marque d'hospitalité qui leur était singulièrement sensible. Là, dans une causerie familière, il recueillait de leur bouche quelques-uns des épisodes de leurs aventures ; étudiait, avec une attention toute discrète et bienveillante, leur caractère, de manière à les présenter à la Société en connaissance de cause et tout à leur honneur, dans les chaudes improvisations dont il possédait le secret.

Ses collègues du comité étaient pour lui des amis ; il avait voué à son secrétaire général une affection dont ses dernières lettres portent la marque et resteront le plus précieux souvenir pour celui à qui elles s'adressaient.

C'est surtout dans ses rapports journaliers que cette nature d'élite se révélait toute entière. Sa cordialité si expansive et cependant si pleine de tact, son accueil inaltérablement affable, eussent calmé les susceptibilités les plus ombrageuses et mettaient à l'aise les plus timides ; grand appréciateur des caractères, il encourageait l'initiative, et loin d'entraver l'action de celui qu'en une circonstance solennelle on a nommé « son lieutenant le plus dévoué », par des puérilités de détail ou de prérogatives, — alors qu'il en eût le droit plus que personne, — il se contentait de diriger cette action par ses conseils, par l'ascendant si naturel qu'il exerçait, par un charme si persuasif et si entraînant que non seulement il vous reconfortait, mais encore vous communiquait cet enthousiasme avec lequel on fait les grandes choses.

« Vous ne me verrez pas ce matin, à mon grand regret, m'écrivait-il, il y a juste aujourd'hui huit jours, déjà malade et empêché d'assister aux funérailles de son médecin et ami, M. le docteur Poincaré... Je me console à la pensée que la Société de géographie se repose en ce moment. Retardez le plus possible l'époque où vous me demanderez de la tirer de ce repos afin que je sois bien assuré de pouvoir me mettre à sa tête à l'heure dite, et d'ici là, faites-nous de bons préparatifs. Je vous serre bien cordialement la main. »

Hélas ! messieurs, la Société de géographie s'est donné rendez-vous aujourd'hui ; toutes ses sections sont représentées ici, non plus pour l'entendre, mais pour pleurer sur le cercueil de celui qui l'a tant aimée. La mort implacable a étouffé ce grand cœur ; elle a brisé quelque chose en nous.

O mon cher général ! notre affectionné président ! votre souvenir restera vivant parmi nous ; vous resterez l'exemple inoubliable, le modèle à suivre pour vos successeurs ; votre perte est un deuil public : vous étiez de ceux qui ne devraient jamais mourir !

Au nom de la Société de géographie de l'Est éplorée, je vous dis le dernier adieu !

M. Girgoix, colonel en retraite, a rappelé tout l'intérêt que le général Hanrion avait témoigné, dès sa rentrée dans la vie civile, à la Société des officiers en retraite de Nancy et a, au nom de cette Société, adressé un dernier adieu au général Hanrion.

A midi et demi, la cérémonie funèbre était terminée, et le fourgon contenant le corps du général Hanrion était fermé.

Suivant les intentions exprimées par le général Hanrion, quelques jours avant sa mort, la famille du défunt a fait don au musée de Nancy du buste du général, œuvre de Schill.

suite les brillants états de services du défunt, la mission qu'il remplit en Allemagne où il fut envoyé en 1884 pour suivre les manœuvres militaires, et la façon aussi habile que délicate avec laquelle il s'acquitta de cette mission.

Il termine en adressant au nom de l'armée et en particulier, au nom de la garnison de Nancy, un dernier adieu au défunt.

En l'absence de M. Audiat, président de l'Académie de Stanislas, c'est M. Benoit, doyen honoraire de la Faculté des lettres qui, au nom de cette Société, prononce le discours suivant :

Discours de M. Benoit

Les deuils se succèdent avec une rapidité fondroyante dans notre Académie de Stanislas. Il y a huit jours, je venais en son nom déposer son hommage sur la tombe du docteur Poincaré. Aujourd'hui encore, en l'absence de notre président actuel, l'Académie me délègue le douloureux honneur d'être en présence du cercueil du général Hanrion, son vice-président, l'interprète de ses regrets.

L'Académie perd dans ce noble confrère un de ses membres les plus récents, mais les plus aimés ; et notre Lorraine pleure un de ses plus glorieux enfants. Car si Metz était le berceau de sa famille, c'est à Nancy qu'il avait passé une grande partie de sa carrière militaire ; il nous appartenait de cœur ; et quand il prit sa retraite, puisque Metz avait été arraché à la France par une guerre implacable, le général revint dans notre ville, comme dans sa patrie d'adoption. S'il en avait gardé un bon souvenir, il n'y était pas oublié. Tout le monde ici l'aimait ; on accueillit son retour avec reconnaissance ; on lui savait gré de venir chercher parmi nous le repos de sa généreuse carrière.

On le retrouva d'ailleurs tel qu'on l'avait toujours connu, le plus affable et le plus obligeant des hommes, toujours disposé à seconder de ses efforts et de son autorité toute œuvre libérale et patriotique. Partout on sollicite son bienveillant patronage, et partout il accepte avec empressement l'occasion d'être utile. La Société confraternelle militaire l'attendait pour le mettre à sa tête. La Société de géographie de l'Est s'empresse, de son côté, de le nommer son président. Et vous savez avec quelle compétence il en dirigeait les travaux. Dès qu'une association généreuse se formait, sous le titre de Société des Amis de l'Université de Nancy, en vue d'obtenir et de préparer la fondation et la dotation d'une grande Université dans notre ville, elle mit pareillement sa fortune sous le patronage du général Hanrion.

L'Académie de Stanislas avait ambitionné à son tour l'honneur de le compter parmi ses membres. Elle n'en a pas joui longtemps. Elu membre titulaire à la fin de l'année 1890, le général venait cette année d'être nommé par elle son vice-président. On n'a pas oublié le discours magistral, par lequel, à notre dernière séance solennelle, il avait pris possession de son siège parmi nous, et dans lequel il développait, avec tant d'agrément et avec une connaissance approfondie de notre histoire militaire, ses vues personnelles sur l'appropriation de notre instruction nationale aux nouveaux besoins de notre temps. Il pensait que, dans un pays où tout le monde désormais est soldat, toute la discipline de l'éducation doit s'en ressentir ; et, certes, nul n'avait plus d'autorité que lui pour en parler en ami des lettres et en militaire.

Nous avons laissé à ses compagnons d'armes le soin de retracer la brillante carrière militaire du général Hanrion. Quelle belle et noble vie, où toutes les vertus, tous les devoirs, tous les talents, tous les dévouements se rencontrent, à mesure que l'officier s'élève jusqu'au plus haut grade ? Mais, en même temps, quel admirable tableau nous offre la carrière simultanée de ces deux frères, également dignes l'un de l'autre, et entre lesquels, il semble qu'il y ait une émulation généreuse à honorer leur nom par leur mérite, leur vaillance, l'élevation de leur caractère, les services rendus à leur pays, leur dévouement à tous leurs devoirs, et enfin par leur bonté !

Quand Dieu forma le cœur et les entrailles

de l'homme (dit Bossuet à l'occasion du Grand Condé), il y mit premièrement la bonté, comme le caractère propre de sa nature divine.

Ainsi pensait le général. A ses yeux la bonté était une vertu essentielle chez les hommes surtout appelés à commander les autres : Non pas, disait-il, cette bonté banale et faible, dont on abuse, mais cette bonté charmante et quasi divine, qui procède vraiment du cœur, et sans laquelle toutes les autres qualités ne sont rien. Non seulement cette bonté était l'instinct de son âme, mais il s'en faisait un devoir ; et dans son commerce si affable, nous avons pu souvent admirer comment ce militaire savait concilier cette grâce du cœur avec la dignité du caractère et l'autorité de sa haute situation.

Voilà pourquoi, mon général, tous les cœurs allaient à vous ; voilà le fonds de bonté supérieure, qui rendait les relations avec vous si cordiales et si sûres. Partout, à quelque rang que votre mérite vous ait élevé, vous avez gardé cette allure bonne, simple, franche et serviable, qui provoquait partout l'estime et la sympathie. Ce que vous aviez été pendant toute votre vie, vous l'avez été en face de la mort, allant franchement à Dieu avec la même simplicité de cœur, et recourant en vrai chrétien aux consolations et aux sacrements de l'Eglise. Vous aviez du reste assez pratiqué la bonté pendant votre vie, pour beaucoup espérer dans la bonté divine. C'est l'impression suprême que vous nous laissez dans notre deuil. Recevez le solennel hommage des regrets de notre Académie, où vous n'avez fait que passer, mais qui gardera de vos vertus aimables un long et pieux souvenir.

M. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, prononce ensuite un discours dont voici les principaux passages :

Il n'y a point encore deux ans, la Société de géographie de l'Est avait à la fois le grand honneur et l'indicible satisfaction d'acclamer comme président le vaillant soldat dont nous pleurons aujourd'hui la perte. Dévoué à toutes les œuvres de progrès, il n'avait point hésité un instant à donner son concours, le prestige de sa haute notoriété, à une société qu'il avait vue naître, aux succès de laquelle il avait applaudi, à laquelle il resta attaché depuis le premier jour, malgré les années d'éloignement que lui imposèrent les hautes fonctions militaires qu'il exerça à Toulouse, puis à Rennes. Dans les lettres si cordiales, si affectueuses, qu'il écrivait tous les ans à celui auquel échoit le douloureux devoir de parler devant sa tombe, il ne cessait de renouveler l'expression de ses sympathies pour notre ville et le ferme propos de revenir s'y reposer à la fin de sa carrière.

On vous a dit, messieurs, ce que fut l'officier brave et distingué, ce que fut le général, ce qu'a été l'homme de bien dont la vie publique, les rares qualités personnelles, la netteté de caractère ont fait une des physionomies les plus hautes et les plus universellement aimées de Nancy. Il me reste à dire ce qu'il a été pour la Société de géographie. Si j'en excepte l'Association où il retrouvait ses anciens compagnons d'armes, il semble que la notre lui était particulièrement sympathique. La nature de nos travaux le rapprochait trop de ses études militaires pour qu'il ne s'y associât point avec ardeur.

C'est surtout dans ses rapports journaliers que cette nature d'élite se révélait tout entière. Sa cordialité si expansive et cependant si pleine de tact, son accueil inaltérablement affable, eussent calmé les susceptibilités les plus ombrageuses et mettaient à l'aise les plus timides ; grand appréciateur des caractères, il encourageait l'initiative, et loin d'entraver l'action de celui qu'en une circonstance solennelle on a nommé « son lieutenant le plus dévoué », par des puérilités de détail ou de prérogatives — alors qu'il en eût eu le droit plus que personne — il se contentait de diriger cette action par ses conseils, par l'ascendant si naturel qu'il exerçait, par un charme si persuasif et si entraînant que non seulement il vous reconfortait, mais encore vous communiquait cet enthousiasme avec lequel on fait les grandes choses.

A partir du lundi 17 octobre, la Rédaction et l'Administration de la Soirée Nanceienne sont transférées

3, PLACE STANISLAS, 3

Au premier étage.

Les bureaux du journal sont ouverts de 3 à 5 heures, tous les jours.

Voir aux troisième et quatrième pages le programme de la soirée du Casino.

AU CASINO

Nancy-Fin-de-Siècle

Il est huit heures. La foule envahit la salle du Casino; d'ailleurs tout — ou presque tout — était loué d'avance. Les loges sont comblées ; les fauteuils débordent ; on s'entasse aux secondes ; on s'écrase aux galeries et dans les pourtours. Mais la politesse, l'empressement des ouvreuses, des contrôleurs parviennent à placer et à calmer tout le monde ; seule, la police manque de causer un incident. Toujours !

Dix heures sonnent. La Revue commence, — dans la salle. Le compère (M. Faure) explique qu'il est maire de Bouze-en-Boulin, que dans sa commune il n'y a plus de jeunes gens et qu'il a dû amener les filles du village à Nancy pour leur trouver des maris. La comère (M<sup>me</sup> Bassy), qui représente la Presse Nanceienne, se charge de leur en fournir et, en même temps, de leur faire passer en revue tous les faits qu'elle eut à enregistrer pendant l'année.

Tel est le point de départ de la pièce. On comprend qu'il nous est impossible de donner, par le détail, une analyse complète de cette revue. Ce genre d'ouvrages ne s'analyse pas. Il nous suffira de citer les scènes les plus importantes et les plus amusantes : au premier acte, ce sont les recenseurs, les saisons, les bicyclettes, les chalets de nécessité, la gare de Nancy et le tramway de Malzéville, les petits magasins, etc. ; au second, les sauveteurs de Meurthe-et-Moselle, la statue de Claude Gelée, la lymphé du docteur Koch, le gaz et l'électricité, les sœurs de miss Hélyett, le théâtre Fin-de-siècle, l'œuvre de l'hospitalité de nuit, les femmes avocats et les femmes médecins.... Que sais-je encore ? Le tout se termine par une apothéose patriotique où M. Carnot, le grand-duc Constantin, les Sokols, formés en un groupe sympathique, s'éclairent des flammes vives des feux de bengale. — puis par une scène du carnaval, où tous les interprètes se retrouvent dans un quadrille échevelé.

Tout cela se déroule devant le spectateur, et les scènes se suivent et se relient, sans ces solutions de continuité qui sont souvent dans les ouvrages de ce genre, d'un si désagréable effet. Ici, le dialogue est rapide, bien mené, très alerte, et les tableaux que nous présentent les auteurs sont intéressants, mais le sont de différentes façons : tandis qu'en effet, avec les couplets de la 11<sup>e</sup> Division, et ceux de l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit, nous avons la note patriotique ou émue, avec les recenseurs, avec le chalet de nécessité baladeur, nous entrons dans le domaine de la haute bouffonnerie, pendant que l'ironie contenue, la satire à mots couverts sont semées dans les scènes du gaz et de l'électricité, du tramway et de la gare, et dans celle des Sauveteurs, qui menaçait de mettre le feu aux poudres et de provoquer une manifestation. Disons, à ce propos, qu'il n'en a rien été et que le public a écouté tranquillement les couplets que M. Favart a bien voulu tourner pour cette société et qu'il a faits gracieux.

Et des mots ! savez-vous bien qu'ils son nombreux dans cette revue, les mots frappés à l'empreinte du meilleur esprit gaulois ! Oyez plutôt :

— Tiens ! il pleut !  
— Ce n'est pourtant pas le jour de l'arrivée du président de la République.  
Ailleurs, un agent de police, renversé par un gavroche, se voit voler son calepin par le drôle :  
— Il n'y a donc pas de police, ici ? s'écrie

Et, plus loin, comme il court après des bicyclist qui viennent de renverser quelqu'un :  
— Oh ! lui fait la comère, ce n'est qu'un journaliste qu'ils ont écrasé.

— Oh ! alors !... Encore un qui ne nous chamera plus.

Je m'arrête ; j'en aurais cent autres à citer. Mais je n'aurai garde d'oublier les couplets de nos édiles, dont voici le dernier bissé chaque soir :

Qui qu'a une corvée amère ?  
M. le Maire.  
Qui souvent se rongent les poings ?  
Les adjoints.  
Qui qu'a rend aigr' comm' l'oseill' ?  
Le conseil.  
Qui qu'en mourroit d'maladiss  
Nos trent'-six.  
Car le sujet d'tous leurs maux,  
C'est l'plafond d'Morot.

L'interprétation n'est pas inférieure à la pièce. Le rôle de la comère a été dévolu naturellement à Mme Gabrielle Bassy, qui le tient avec une grande autorité, l'étonnant sentiment, toutes les nuances et l'esprit que vous savez l'artiste personnifie la Presse nanceienne, chargée de présenter et d'expliquer tout au compère — et au public. Elle personnifie d'ailleurs, presse de la manière la plus flatteuse pour nos autres.

Favart, notre ami Favart, l'artiste choyé public, — et qui est, comme on le sait, un des auteurs de Nancy-Fin-de-Siècle. — joue quatre rôles épisodiques, qui sont pour lui quatre succès, presque quatre triomphes. Il est d'abord brigadier de police, dont je parlais tout-à-l'heure ; puis, le cocher de fiacre, qui invente des compteurs d'un genre nouveau et se f...iche tout ; puis le Président des Sauveteurs, sur figure duquel tout le monde à mis un nom bien connu depuis longtemps à Nancy ; et enfin, est Yvette Guilbert avec sa grâce nonchalante et nerveuse, son geste si particulier, ses chansons d'un caractère si moderne et dont il a fait une salade japonaise du plus heureux effet. Dans la parodie, très délicatement composée de celle qu'on a appelé la Sarah Bernhardt concert, Favart est tout simplement merveilleux.

M. Faure, l'infatigable régisseur, qui est amusant, on le sait, dans les petits vaudevils joués chaque soir à la fin du spectacle du Casino, fait un amusant Larfaillou, maire de Bouze-en-Boulin.

En préposée au chalet de nécessité et en mistress Smithson, la mère d'Hélyett, M. Morost crevant. M. Heudebert est très drôle de la scène du sauveteur qui proteste de plusieurs places ; M. Béjuy est très bien grimpé en statue de Claude Gelée et M. Bressy à de la verve de l'Eléazar du théâtre fin-de-siècle.

J'ai conservé pour la bonne bouche :

Mlle Léotti, joliment costumée en gare Nancy, en gaz, en lymphé du docteur Koch,

Mlle Bréhy, qui détaille à ravir et fort spirituellement les couplets du conseil municipal qui est à croquer en gavroche, en tramway, femme médecin, en électricité, etc. ; Mlle Delmont, très gracieuse comme toujours en 11<sup>e</sup> division, en chanteuse fin-de-siècle, en hospitalité de nuit ; les jolies Mlles Delval, Valdina, Jeanne, Bonneville, etc., qui forment le plus ravissant bataillon de petites femmes qu'on puisse rêver.

Terminons en félicitant les auteurs, que Faure est venu nommer au baisser du rideau. M. Etienne Rey, directeur des Folies-Bergères de Rouen, et notre ami Favart, qui sont arrivés à leurs heures et ont fait là la plus intéressante des revues que nous ayons encore eues à Nancy.

N'oublions pas M. Armbruster, qui a arrangé la musique, M. Ramel, qui a peint les décors et celle qui, infatigable, a dessiné des costumes d'une grande fraîcheur : j'ai nommé Mme Brielle Bassy.

CHÉRUBIN.

Nouvelles à la main

Guibollard reçoit la visite du facteur.  
— Une lettre chargée, dit celui-ci.  
— Chargée !  
Et Guibollard fait un mouvement en arrière.  
— Ah ! dame ! vous comprenez, par ces terribles explosions !

Une jeune artiste à son directeur :  
— Je vous prévient que, si vous ne me rendez pas...



LA DIA...  
POUDRE...  
SARAH BER...  
La Poudre invisible...  
ADHÉRENTE, ÉLEGANTE...  
32, Avenue de l'Opéra...  
PARIS...  
Se trouve dans toutes les...  
DEMANDEZ DA...  
LE M...

1006

suite les brillants états de services du défunt. La mission qu'il rempli en Allemagne où il fut envoyé en 1884 pour suivre les manœuvres militaires, et la façon aussi habile que délicate avec laquelle il s'acquitta de cette mission.

Il termine en adressant au nom de l'armée et en particulier, au nom de la garnison de Nancy, un dernier adieu au défunt.

En l'absence de M. Audiat, président de l'Académie de Stanislas, c'est M. Benoît, doyen honoraire de la Faculté des lettres qui, au nom de cette Société, prononce le discours suivant :

#### Discours de M. Benoît

Les deuils se succèdent avec une rapidité foudroyante dans notre Académie de Stanislas. Il y a huit jours, je venais en son nom déposer son hommage sur la tombe du docteur Poincaré. Aujourd'hui encore, en l'absence de notre président actuel, l'Académie me délègue le douloureux honneur d'être en présence du cercueil du général Hanrion, son vice-président, l'interprète de ses regrets.

L'Académie perd dans ce noble confrère un de ses membres les plus récents, mais les plus aimés ; et notre Lorrain pleure un de ses plus glorieux enfants. Car si Metz était le berceau de sa famille, c'est à Nancy qu'il avait passé une grande partie de sa carrière militaire ; il nous appartenait de cœur ; et quand il prit sa retraite, puisque Metz avait été arraché à la France par une guerre implacable, le général revint dans notre ville, comme dans sa patrie d'adoption. S'il en avait gardé un bon souvenir, il n'y était pas oublié. Tout le monde ici l'aimait ; on accueillit son retour avec reconnaissance ; on lui savait gré de venir chercher parmi nous le repos de sa généreuse carrière.

On le retrouvait d'ailleurs tel qu'on l'avait toujours connu, le plus affable et le plus obligeant des hommes, toujours disposé à seconder de ses efforts et de son autorité toute œuvre libérale et patriotique. Partout on sollicite son bienveillant patronage, et partout il accepte avec empressement l'occasion d'être utile. La Société confraternelle militaire l'attendait pour le mettre à sa tête. La Société de géographie de l'Est s'empresse, de son côté, de le nommer son président. Et vous savez avec quelle compétence il en dirigeait les travaux. Dès qu'une association généreuse se formait, sous le titre de Société des Amis de l'Université de Nancy, en vue d'obtenir et de préparer la fondation et la dotation d'une grande Université dans notre ville, elle mit pareillement sa fortune sous le patronage du général Hanrion.

L'Académie de Stanislas avait ambitionné à son tour l'honneur de le compter parmi ses membres. Elle n'en a pas joui longtemps. Elu membre titulaire à la fin de l'année 1890, le général venait cette année d'être nommé par elle son vice-président. On n'a pas oublié le discours magistral, par lequel, à notre dernière séance solennelle, il avait pris possession de son siège parmi nous, et dans lequel il développait, avec tant d'agrément et avec une connaissance approfondie de notre histoire militaire, ses vues personnelles sur l'appropriation de notre instruction nationale aux nouveaux besoins de notre temps. Il pensait que, dans un pays où tout le monde désormais est soldat, toute la discipline de l'éducation doit s'en ressentir ; et, certes, nul n'avait plus d'autorité que lui pour en parler en ami des lettres et en militaire.

Nous avons laissé à ses compagnons d'armes le soin de retracer la brillante carrière militaire du général Hanrion. Quelle belle et noble vie, où toutes les vertus, tous les devoirs, tous les talents, tous les dévouements se rencontrent, à mesure que l'officier s'élève jusqu'au plus haut grade ! Mais, en même temps, quel admirable tableau nous offre la carrière simultanée de ces deux frères, également dignes l'un de l'autre, et entre lesquels, il semble qu'il y ait eu une émulation généreuse à honorer leur nom par leur mérite, leur vaillance, l'élevation de leur caractère, les services rendus à leur pays, leur dévouement à tous leurs devoirs, et enfin par leur bonté !

Quand Dieu forma le cœur et les entrailles

de l'homme (dit Bossuet à l'occasion du Grand Condé), il y mit premièrement la bonté, comme le caractère propre de sa nature divine.

— Ainsi pensait le général. A ses yeux la bonté était une vertu essentielle chez les hommes surtout appelés à commander les autres : Non pas, disait-il, cette bonté banale et faible, dont on abuse, mais cette bonté charmante et quasi divine, qui procède vraiment du cœur, et sans laquelle toutes les autres qualités ne sont rien. Non seulement cette bonté était l'instinct de son âme, mais il s'en faisait un devoir ; et dans son commerce si affable, nous avons pu souvent admirer comment ce militaire savait concilier cette grâce du cœur avec la dignité du caractère et l'autorité de sa haute situation.

Voilà pourquoi, mon général, tous les cœurs allaient à vous ; voilà le fonds de bonté supérieure, qui rendait les relations avec vous si cordiales et si sûres. Partout, à quelque rang que votre mérite vous ait élevé, vous avez gardé cette allure bonne, simple, franche et serviable, qui provoquait partout l'estime et la sympathie. Ce que vous aviez été pendant toute votre vie, vous l'avez été en face de la mort, allant franchement à Dieu avec la même simplicité de cœur, et recourant en vrai chrétien aux consolations et aux sacrements de l'Eglise. Vous aviez du reste assez pratiqué la bonté pendant votre vie, pour beaucoup espérer dans la bonté divine. C'est l'impression suprême que vous nous laissez dans notre deuil. Recevez le solennel hommage des regrets de notre Académie, où vous n'avez fait que passer, mais qui gardera de vos vertus aimables un long et pieux souvenir.

M. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, prononce ensuite un discours dont voici les principaux passages :

Il n'y a point encore deux ans, la Société de géographie de l'Est avait à la fois le grand honneur et l'indicible satisfaction d'acclamer comme président le vaillant soldat dont nous pleurons aujourd'hui la perte. Dévoué à toutes les œuvres de progrès, il n'avait point hésité un instant à donner son concours, le prestige de sa haute notoriété, à une société qu'il avait vue naître, aux succès de laquelle il avait applaudi, à laquelle il resta attaché depuis le premier jour, malgré les années d'éloignement que lui imposèrent les hautes fonctions militaires qu'il exerça à Toulouse, puis à Rennes. Dans les lettres si cordiales, si affectueuses, qu'il écrivait tous les ans à celui auquel échoit le douloureux devoir de parler devant sa tombe, il ne cessait de renouveler l'expression de ses sympathies pour notre ville et la ferme propos de revenir s'y reposer à la fin de sa carrière.

On vous a dit, messieurs, ce que fut l'officier brave et distingué, ce que fut le général, ce qu'a été l'homme de bien dont la vie publique, les rares qualités personnelles, la netteté de caractère ont fait une des physionomies les plus hautes et les plus universellement aimées de Nancy. Il me reste à dire ce qu'il a été pour la Société de géographie. Si j'en excepte l'Association où il retrouvait ses anciens compagnons d'armes, il semble que la note lui était particulièrement sympathique. La nature de nos travaux le rapprochait trop de ses études militaires pour qu'il ne s'y associât point avec ardeur.

C'est surtout dans ses rapports journaliers que cette nature d'élite se révélait tout entière. Sa cordialité si expansive et cependant si pleine de tact, son accueil inaltérablement affable, eussent calmé les susceptibilités les plus ombrageuses et mettaient à l'aise les plus timides ; grand appréciateur des caractères, il encourageait l'initiative, et loin d'entraver l'action de celui qu'en une circonstance solennelle on a nommé « son lieutenant le plus dévoué », par des puérilités de détail ou de prérogatives — alors qu'il en eût eu le droit plus que personne — il se contentait de diriger cette action par ses conseils, par l'ascendant si naturel qu'il exerçait, par un charme si persuasif et si entraînant que non seulement il vous reconfortait, mais encore vous communiquait cet enthousiasme avec lequel on fait les grandes choses.

A partir du lundi 17 octobre, la Rédaction et l'Administration de la Soirée Nanceienne sont transférées

### 3, PLACE STANISLAS, 3

Au premier étage.

Les bureaux du journal sont ouverts de 3 à 5 heures, tous les jours.

Voir aux troisième et quatrième pages le programme de la soirée du Casino.

## AU CASINO

### Nancy-Fin-de-Siècle

Il est huit heures. La foule envahit la salle du Casino ; d'ailleurs tout — ou presque tout — était loué d'avance. Les loges sont comblées ; les fauteuils débordent ; on s'entasse aux secondes ; on s'écrase aux galeries et dans les pourtours. Mais la politesse, l'empressement des ouvreuses, des contrôleurs parviennent à placer et à calmer tout le monde ; seule, la police manque de causer un incident. Toujours !

Dix heures sonnent. La Revue commence, — dans la salle. Le compère (M. Faure) explique qu'il est maire de Bouze-en-Boulin, que dans sa commune il n'y a plus de jeunes gens et qu'il a dû amener les filles du village à Nancy pour leur trouver des maris. La commère (M<sup>me</sup> Bassy), qui représente la Presse Nanceienne, se charge de leur en fournir et, en même temps, de leur faire passer en revue tous les faits qu'elle eut à enregistrer pendant l'année.

Tel est le point de départ de la pièce. On comprend qu'il nous est impossible de donner, par le détail, une analyse complète de cette revue. Ce genre d'ouvrages ne s'analyse pas. Il nous suffira de citer les scènes les plus importantes et les plus amusantes : au premier acte, ce sont les recenseurs, les saisons, les bicyclettes, les chalets de nécessité, la gare de Nancy et le tramway de Malzéville, les petits magasins, etc. ; au second, les sauveteurs de Meurthe-et-Moselle, la statue de Claude Gélée, la lymphe du docteur Koch, le gaz et l'électricité, les sœurs de miss Hélyett, le théâtre Fin-de-siècle, l'œuvre de l'hospitalité de nuit, les femmes avocats et les femmes médecins.... Que sais-je encore ? Le tout se termine par une apothéose patriotique où M. Carnot, le grand-duc Constantin, les Sokols, formés en un groupe sympathique, s'éclairent des flammes vives des feux de bengale, — puis par une scène du carnaval, où tous les interprètes se retrouvent dans un quadrille échevelé.

Tout cela se déroule devant le spectateur, et les scènes se suivent et se relient, sans ces solutions de continuité qui sont souvent dans les ouvrages de ce genre, d'un si désagréable effet. Ici, le dialogue est rapide, bien mené, très alerte, et les tableaux que nous présentent les auteurs sont intéressants, mais le sont de différentes façons : tandis qu'en effet, avec les couplets de la 11<sup>e</sup> Division, et ceux de l'Œuvre de l'Hospitalité de nuit, nous avons la note patriotique ou émue, avec les recenseurs, avec le chalet de nécessité baladeur, nous entrons dans le domaine de la haute bouffonnerie, pendant que l'ironie contenue, la satire à mots couverts sont semées dans les scènes du gaz et de l'électricité, du tramway et de la gare, et dans celle des Sauveteurs, qui menaçait de mettre le feu aux poudres et de provoquer une manifestation. Disons, à ce propos, qu'il n'en a rien été et que le public a écouté tranquillement les couplets que M. Favart a bien voulu tourner pour cette société et qu'il a faits gracieux.

Et des mots ! savez-vous bien qu'ils son nombreux dans cette revue, les mots frappés à l'empreinte du meilleur esprit gaulois ! Oyez plutôt :

— Tiens ! il pleut !  
— Ce n'est pourtant pas le jour de l'arrivée du président de la République.

Ailleurs, un agent de police, renversé par un gavroche, se voit voler son calepin par le drôle :  
— Il n'y a donc pas de police, ici ? s'écrie l'agent de la force publique.

Et, plus loin, comme il court après des bicyclistes qui viennent de renverser quelqu'un :

— Oh ! lui fait la commère, ce n'est qu'un journaliste qu'ils ont écrasé.

— Oh ! alors !... Encore un qui ne nous chahutera plus.

Je m'arrête ; j'en aurais cent autres à citer.

Mais je n'ai garde d'oublier les couplets de nos édiles, dont voici le dernier bissé chaque soir :

Qui qu'a une corvée amère ?  
M. le Maire.  
Qui souvent se rongent les poings ?  
Les adjoints.  
Qui qu'ça rend aigr' comm' l'oseill' ?  
Le conseil.  
Qui qu'en mourront d'maladis  
Nos trent'-six.  
Car le sujet d'tous leurs maux,  
C'est l'plafond d'Morot.

L'interprétation n'est pas inférieure à la pièce. Le rôle de la commère a été dévolu, naturellement à Mme Gabrielle Bassy, qui le tient avec une grande autorité, l'étonnant sentiment de toutes les nuances et l'esprit que vous savez ; l'artiste personnifie la Presse nanceienne, chargée de présenter et d'expliquer tout au compère — et au public. Elle personnifie d'ailleurs la presse de la manière la plus flatteuse pour nous autres.

Favart, notre ami Favart, l'artiste choyé du public, — et qui est, comme on le sait, un des auteurs de Nancy-Fin-de-Siècle, — joue quatre rôles épisodiques, qui sont pour lui quatre succès, presque quatre triomphes. Il est d'abord le brigadier de police, dont je parlais tout-à-l'heure ; puis, le cocher de fiacre, qui invente des compteurs d'un genre nouveau et se f...iche de tout ; puis le Président des Sauveteurs, sur la figure duquel tout le monde a mis un nom bien connu depuis longtemps à Nancy ; et enfin, il est Yvette Guilbert avec sa grâce nonchalante et nerveuse, son geste si particulier, ses chansons d'un caractère si moderne et dont il a fait une salade japonaise du plus heureux effet. Dans la parodie, très délicatement composée, de celle qu'on a appelé la Sarah Bernhardt du concert, Favart est tout simplement merveilleux.

M. Faure, l'infatigable régisseur, qui est si amusant, on le sait, dans les petits vaudevilles joués chaque soir à la fin du spectacle du Casino, fait un amusant Larfaillou, maire de Bouze-en-Boulin.

En préposée au chalet de nécessité et en mistress Smithson, la mère d'Hélyett, M. Morton est crevant. M. Heudebert est très drôle dans la scène du sauveteur qui proteste depuis sa place ; M. Béjuy est très bien grimé en statue de Claude Gélée et M. Bressy à la verve dans l'Éléazar du théâtre fin-de-siècle.

J'ai conservé pour la bonne bouche :

Mlle Léotti, joliment costumée en gare de Nancy, en gaz, en lymphe du docteur Koch, etc.

Mlle Brélay, qui détaille à ravir et fort spirituellement les couplets du conseil municipal et qui est à croquer en gavroche, en tramway, en femme médecin, en électricité, etc. ; Mlle Debrimont, très gracieuse comme toujours en 11<sup>e</sup> division, en chanteuse fin-de-siècle, en hospitalité de nuit ; les jolies Miles Delval, Valdina, Janine, Bonneville, etc., qui forment le plus ravissant bataillon de petites femmes qu'on puisse rêver.

Terminons en félicitant les auteurs, que M. Faure est venu nommer au baisser du rideau : M. Etienne Rey, directeur des Folies-Bergère de Rouen, et notre ami Favart, qui sont écrivains à leurs heures et ont fait là la plus gaie des revues que nous ayons encore eues à Nancy. N'oublions pas M. Armbruster, qui a arrangé la musique, M. Ramel, qui a peint les décors, et celle qui, infatigable, a dessiné des costumes d'une grande fraîcheur : j'ai nommé Mme Gabrielle Bassy.

CHÉRUBIN.

### Nouvelles à la main

Guibollard reçoit la visite du facteur.

— Une lettre chargée, dit celui-ci.

— Chargée !

Et Guibollard fait un mouvement en arrière :

— Ah ! dame ! vous comprenez, par ces temps

d'explosions !

\*\*

Une jeune artiste à son directeur :

— Je vous préviens que, si vous ne me raugmentez pas, je résille !

## Nouvelles et Échos

On sait que plusieurs Maîtres, Marsick, Ronchini, Benjamin, Godard, doivent venir cet hiver donner à Nancy une série de concerts.

A ce propos, on nous communique la note suivante :

Les organisateurs de ces matinées classiques ont décidé de donner quelques cartes d'abonnement pour les trois séances.

Ces abonnements sont limités à cent seulement.

Prix de l'abonnement :  
Rez-de-chaussée . . . . . 10 fr.  
Galeries . . . . . 6 »

Le prix des places ordinaires variera selon les frais occasionnés par chaque concert, mais ne sera pas moindre que celui qui est indiqué pour la première séance.

Soit : Rez-de-chaussée . . . . . 3 fr. 50  
Galeries . . . . . 2 » »

Plus 0 fr. 50 pour les faire numérotés.  
Le bureau de location est ouvert tous les lundis (Salle Poirel) de 11 à 2 heures, à partir du lundi 24 octobre.

Vu la modicité des prix aucune réduction ne pourra être faite.

Nous donnons aujourd'hui, grâce à l'amabilité des auteurs de Nancy-Fin-de-Siècle, un des couplets de cette amusante revue :

### LE PLAFOND DE MOROT

Chanté par M<sup>me</sup> Bassy.

Ce cher Nancy a son plafond Morot,  
Mais ce plafond n'a plus ses candélabres.  
Aux candélabres a succédé Morot,  
Et ce Morot vaut bien les candélabres.  
Sans candélabres bien tristesse est ce Morot,  
Et Sans Morot, que faire de candélabres ?  
Ils voudraient tous pouvoir garder Morot,  
Mais ils voudraient aussi les candélabres.  
A mon avis, il eût été moins sot,  
Puisqu'aujourd'hui notre Conseil se crebra,  
De mettre ailleurs ce splendide Morot  
Sans déranger le moindre candélabre.

### COURRIER THÉÂTRAL

Au Théâtre :

Jeudi 27, pour les débuts de M<sup>me</sup> Mailly-Fontaine : Lucie de Lamermoor.

Samedi 29 : Mignon.

Les artistes de Paris sur lesquels la direction du théâtre municipal comptait pour la matinée classique du jeudi 27, ne peuvent venir au jour indiqué ; cette matinée est donc remise à une date ultérieure.

MM. Dolnay et Breton, viennent d'augmenter leur troupe lyrique en engageant Mme Dasvéda, mère-dugazon d'opéra et Desclauzas d'opérette.

Nous pouvons annoncer que les études d'Esclarmonde sont commencées et vont être activement poussées, de façon à faire passer la pièce dans trois semaines.

La municipalité vient de commander deux décors neufs pour l'ouvrage de Massenet.

### La représentation d'aujourd'hui

#### Les 28 jours de Clairette

C'est une nouveauté que la pièce dont M. Victor Roger écrit la musique, puisqu'elle fut jouée le 3 mai 1892, sur la scène des Folies Dramatiques. C'est Mme Ugaldé qui créa le rôle de Clairette.

Voici quel était le reste de la distribution : MM. Guyon, Vivarel ; Vauthier, Gibard ; Guy Michonnet ; Mesmacker, Benoit ; Mme Stelly, Bérénice.

Le Gérant : SERGUIÈRES.

Nancy, Imp. A. VOIRIN, rue de l'Atelier, 23 bis.

